

Beaucoup d'auteurs dramatiques pourraient dire ce qu'ils doivent de reconnaissance à Walter Scott. L'un lui prenait une scène, l'autre un sujet; celui-ci suivait un de ses livres mot à mot, taillant tout bas un drame dans un roman; celui-là se contentait modestement d'une idée qu'il développait à son aise, se l'appropriant sans aucun scrupule; tous connaissaient à fond les moindres chroniques du célèbre conteur écossais.

Les théâtres lyriques comptent des œuvres remarquables dues à ce système d'arrangement: la *Prison d'Edimbourg*, la *Dame Blanche*, *Leicester*, *Lucie de Lammermoor* [*Lucia di Lammermoor*], la *Dona del lago* [*La Donna del Lago*], etc.; autant de poèmes, autant d'emprunts.

M. Cormon et Michel Carré se sont dit, à leur tour, qu'il n'y avait dans *Quentin Durward* une mine dont les filons étaient d'or; et ils ont saisi leurs outils pour en extraire le métal pur; seulement, comme ils n'entendaient pas commettre une mauvaise action, ils ont conservé son titre à la mine, afin qu'on ne mît pas en doute leur bonne foi.

Pour confectionner leur premier acte, ils ont respecté complètement la donnée du début, presque phrase par phrase. Pour remplir les deux actes suivants, ils ont fait leur travail avec des ciseaux, accumulant les faits, les mettant en tas, sans réfléchir que l'esprit se fatiguerait à dérouiller ces incidens trop compliqués.

La politique avait sa place naturelle dans le roman, page d'histoire développée. Elle joue un rôle plus important dans le libretto, n'étant pas accompagnée des commentaires indispensables du roman.

Louis XI apparaît dans le roman comme un souverain qui rend terrible la royauté. De son château de Plessis-lez-Tours [Plessis-les-Tours], entouré de grilles et de gardes, il commande froidement des exécutions. Son bourreau en chef, Tristan l'Hermitte [l'Ermite], fait des rondes la nuit et le jour, massacrant au hasard les malheureux qu'il rencontre sur son chemin. Les branches des arbres plient sous le poids des pendus de la veille; et les gibets garnis se dressent dans les plaines en attendant ceux du lendemain. Pour égayer les tristesses de cette royauté sanglante, les courtisans inventent chaque matin des horreurs nouvelles. Et Louis XI s'entoure de reliques, de scapulaires, d'os de martyrs, pour chasser les visions affreuses de son sommeil. Il marche la tête basse, appuyé sur des jambes maigres, les bras tombants, tout abîmé de remords et de terreurs. Cette figure creuse fait mal à voir.

Dans le livret, Louis XI est un vieux roi qui se contente de parler peu. Couderc, un grand comédien, ne peut parvenir à ressusciter ce cadavre que la fosse attend. On eût préféré que ce caractère fût mieux dessiné. Mais, pour cela, les auteurs devaient repousser les ciseaux et prendre la plume. Ils ont trouvé plus commode de faire des soudures pour rapprocher les morceaux coupés, fardant pour leur compte les couplets, auxquels ils ont su donner une allure franche qui convenait au compositeur.

Mais racontons brièvement la pièce avec laquelle nos lecteurs reconstruiront le livre primitif, s'ils l'ont oublié.

Le roi Louis, onzième du nom, a reçu chez lui Isabelle de Croy [Croye], que le duc de Bourgogne allait épouser pour augmenter à la fois sa puissance et sa fortune. Il veut la soustraire aux poursuites matrimoniales de ce suzerain déjà trop puissant, et, pour arriver plus promptement à son but, il se propose d'offrir la main de la

duchesse à Guillaume de la Marck, que ses nombreux forfaits ont fait appeler le Sanglier des Ardennes. Il y gagnera personnellement en autorité, car ce dernier a fait récemment acte de soumission; il le tiendra par la reconnaissance, si toutefois le Sanglier des Ardennes est susceptible d'éprouver un sentiment humain.

Un envoyé du duc de Bourgogne se présente pour réclamer Isabelle, au nom de son maître justement froissé.

Cet ambassadeur se nomme le comte de Crèvecœur [Crève-cœur].

- Rien de plus juste! dit le roi, qui met ses actes en désaccord avec ses paroles.

Louis XI va renvoyer en effet la jeune duchesse dans les Flandres, d'où naguère elle s'enfuyait; mais il lui donnera pour escorte un si faible détachement de garde qu'elle sera nécessairement arrêtée par les troupes du Sanglier des Ardennes, dont il faudra traverser les terres pendant la nuit. Et, pour que cette trahison s'accomplisse plus sûrement, on aura soin de donner des ordres avant le départ. Alors Guillaume de la Marck, ainsi prévenu, fera venir un prêtre de bonne volonté. Le prêtre bénira l'union projetée, dût-on employer la violence, et les volontés du roi seront accomplies.

Quentin Durward, un jeune Ecossais, est chargé d'accompagner Isabelle avec une poignée de braves, tous dévoués.

Il aime éperdument la jeune femme, qu'il s'est juré d'arracher aux dangers qui la menacent.

Malgré sa vigilance et son courage, la duchesse est enlevée, selon le programme tracé plus haut.

Alors Quentin Durward, s'avouant trop tard son impuissance, se précipite dans un cabaret voisin pour y chercher aide et renfort.

Il y rencontre Crèvecœur [Crève-cœur].

Le comte aime également Isabelle.

Les deux rivaux se menacent.

Mais une haine commune les rapproche.

Ils détestent également leur ennemi naturel, le Sanglier des Ardennes, qui veut s'aller à l'objet de leurs affections.

Ils s'élancent à sa poursuite.

Quentin Durward, mieux servi par les événements, rencontre le ravisseur, le provoque et le tue. Et Crèvecœur [Crève-cœur] abandonne généreusement ses prétentions. Et Louis XI accorde à l'heureux vainqueur la main de celle qu'il a sauvée. Or, comme Isabelle désirait elle-même ce résultat, il est permis de se féliciter de la conclusion.

Il est bien entendu que nous avons raconté seulement les faits principaux, tous les détails étant connus.

On le voit surabondamment, d'après ce qui précède, les situations étaient tranchées et devaient fournir des élémens nombreux au compositeur. Seulement, le cadre élargi du sujet semblait créé pour notre première scène lyrique. L'Opéra-Comique n'a pas besoin de ces grandes actions qui l'obligent à des dépenses de force en dehors de ses habitudes. La comédie-vaudeville ferait bien mieux son affaire.

Il devenait impossible à M. Gevaërt [Gevaert] de ne pas écrire un grand opéra. Son imagination devait s'échauffer au souvenir de ces personnages d'un beau livre. Il devait évoquer les sombres murailles de Plessis-lez-Tours [Plessis-les-Tours]; il devait se représenter Louis XI au regard sournois, et Tristan l'Hermitte [l'Ermitte] avec ses mains teintes de sang; et la duchesse de Croy [Croye], frêle colombe tombée dans les serres d'un vautour; et Crève-cœur [Crève-cœur], le front hautain, et Quentin Durward, le cœur épris. Alors, il fallait prendre ses notes les plus colorées, et les étendre sur sa palette, et peindre des tableaux à larges traits. Voilà pourquoi cet opéra-comique est un opéra. Le dialogue y tient à peine la place habituellement occupée par les récitatifs, la musique abonde, les phrases ont de l'haleine, tout à de vastes proportions.

L'ouverture comprend deux motifs, mis constamment opposition, dont l'un est simple et l'autre entraînant. Le chœur d'introduction manque peut-être de couleur locale; on n'y sent pas assez les bohémiens. L'air d'entrée de Quentin Durward et celui d'Isabelle, avec accompagnement de harpe, n'offrent rien de particulier. La chanson du roi, le verre en main, méritera toujours d'être *bissée*. Elle est franche de rythmes, et surtout originale de forme. Immédiatement après, quand les deux maugrabins font sonner leur bourse aux sons métalliques, on applaudit ce passage, écrit de verve. Les couplets avec tambour de basque, la marche des archers et le toste national constituent un bagage musical qui fait honneur à M. Gevaërt [Gevaert].

Ici la parution prend un caractère plus élevé.

Le principal tort du deuxième acte est de renfermer peu de mélodie. Cependant nous citerons l'audacieux défi de Crève-cœur [Crève-cœur], dit par Faure magistralement.

Au troisième acte, on trouve d'abord des soldats qui chantent à pleine voix, pour reprendre le motif en sourdine, effet qui rappelle certain passage du *Freyschütz* [Freischütz]. Ils boivent comme buvait naguère le roi. Le quintette sur ces mots courts: *Il ment, il ment!* est traité d'art spirituellement. Le duo suivant aurait besoin d'être légèrement écourté. Et l'on boit encore; c'est trop boire et trop chanter ce que l'on boit.

Jusqu'à présent on ne connaissait M. Gevaërt [Gevaert], que par le *Billet de Marguerite* et les *Lavandières de Santarem*, deux ouvrages dont les proportions ne pourraient être comparées à celles de *Quentin Durward*. Après avoir démontré qu'il s'entendait à la musique légère, M. Gevaërt [Gevaert] a voulu prouver qu'il pouvait aborder la musique sérieuse avec un égal succès.

Quentin Durward avait été reçu, croyons-nous, par M. Perrin. Le mérite de la distribution et de la mise en scène revient de droit au nouveau directeur, qui, depuis plusieurs mois, surveillait activement les répétitions et ne perdait pas de vue les décorateurs.

Le château de Plessis-lez-Tours [Plessis-les-Tours] est accusé de main maître.

Le tableau de la ville de Liège est superbe; les rues pittoresques se terminent au loin par des arceaux, et rappellent les quartiers du vieux Paris, chers aux poètes, aux antiquaires et aux dessinateurs.

Le personnage de Louis XI, qui serait facilement compromis par un artiste d'ordre inférieur, a trouvé dans M. Couderc un interprète qui sait lui donner du relief. Sans avoir de voix, Couderc a trouvé le difficile secret de faire redemander généralement ses premiers couplets. Un sociétaire du Théâtre-Français ne ferait pas mieux comprendre cette physionomie historique qui dissimule tous ses projets. Dans le finale du second acte, lorsque Sa Majesté Très Chrétienne voit tomber à ses pieds le gant de l'ambassadeur avec une parole de défi, pas un mouvement ne trahit ses impressions; mais les plis de son front expriment une telle rage sourde que la salle entière éclate en bravos.

M. Faure chante avec puissance les passages de son rôle de Crèvecœur [Crève-cœur]. Dans la scène que nous venons de rapporter, il est superbe de menace et d'autorité.

M. Jourdan est un Quentin Durward dont les bras se livrent sans cesse à la plus exagérée des télégraphies. Il essaye de racheter cette imperfection par les qualités spéciales de son chant, peut-être un peu trop fiévreux pour quelques uns de ses auditeurs, moins faciles à surprendre par un tremblement de voix à jet continu. Nous l'avons dit souvent, M. Jourdan pourrait facilement se défaire de ses défauts par l'application. Alors on n'aurait pour lui que des applaudissemens. Un travail de quelques mois viendrait facilement à bout de ces écarts que nous ne songerions pas à lui reprocher si M. Jourdan ne nous inspirait une légitime sympathie.

Sans doute Mlle Boulart était indisposée, ce qui ne doit pas étonner par le temps de grippe qui court. A part ses phrases de la coulisse, dites par elle avec une inexprimable douceur, elle a laissé souvent à désirer. Elle interrompait parfois une cadence, pour respirer à l'endroit le plus inopportun, et sa voix sifflait quand elle n'était pas couverte d'une voile qui la rendait critique. Il y avait un rhume n'en font pas d'autres avec les cantatrices: ils arrivent au moment où l'on s'y attend le moins, la veille d'une première représentation, alors qu'on se soigne le plus pour les éviter. Ils choisissent de préférence ces occasions là.

Les paysans ont bien raison de ne pas se laisser effrayer lorsque Tristan l'Hermitte [l'Ermitte] traverse le théâtre au milieu d'eux. M. Beckers, qui le représente, n'a rien en effet de bien redoutable. Sa menace n'est pas sérieuse. Il y a du rire dans sa colère. Le cordier liégeois, M. Prilleux amuse médiocrement avec ses frayeurs bourgeoises. M. Barielle est un Ecossais de la vieille roche, ne transigeant pas avec son devoir, et M. Ed. Cabel un maugrabin qui ne connaît que trois choses, le pillage, sa maîtresse et la liberté.

Après la chute du rideau, selon la mode italienne, on a voulu voir M. Gevaert [Gevaert], fâcheuse coutume que nous condamnons comme absolument contraire à la dignité de l'auteur.

LE SIÈCLE, 30 mars 1858, p. 1.

Journal Title:	LE SIÈCLE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Tuesday
Calendar Date:	30 March 1858
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N. 8409
Year:	Vingt-troisième Année
Series:	None
Issue:	Mardi 30 Mars 1858
Livraison:	None
Pagination:	1
Title of Article:	REVUE MUSICALE
Subtitle of Article:	Opéra-Comique: <i>Quentin Durward</i> , trois actes, paroles de MM. Cormon et Michel Carré, musique de M. Gevaërt [Gevaert]; interprètes.
Signature:	Gustave Chadeuil
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front page text
Cross-reference:	None